

Slavica
bruxellensia

Slavica bruxellensia

Revue polyphonique de littérature, culture et histoire slaves

10 | 2014

Espace slave, espace germanique

La *Chronique de Dalimil*, première chronique rédigée en tchèque : langue vernaculaire, identité et enjeux politiques dans la Bohême du XIV^e siècle

Éloïse Adde-Vomáčka



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/slavica/1645>

DOI : 10.4000/slavica.1645

ISSN : 2034-6395

Éditeur

Université libre de Bruxelles - ULB

Référence électronique

Éloïse Adde-Vomáčka, « La *Chronique de Dalimil*, première chronique rédigée en tchèque : langue vernaculaire, identité et enjeux politiques dans la Bohême du XIV^e siècle », *Slavica bruxellensia* [En ligne], 10 | 2014, mis en ligne le 16 juin 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/slavica/1645> ; DOI : 10.4000/slavica.1645

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.



Les contenus de *Slavica bruxellensia* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

La Chronique de Dalimil, première chronique rédigée en tchèque : langue vernaculaire, identité et enjeux politiques dans la Bohême du XIV^e siècle

Éloïse Adde-Vomáčka

Introduction

- ¹ La *Staročeská kronika tak řečeného Dalimila* (*Chronique de Dalimil*) est un texte majeur, fondateur même, de la littérature tchèque. Après la *Chronicon Boëmorum* (*Chronique des Tchèques*) achevée en 1125 par Cosmas de Prague, doyen du chapitre métropolitain de la cathédrale Saint-Guy, elle constitue le deuxième grand texte historiographique consacré à la Bohême ; surtout, il est le premier du genre à avoir été rédigé en tchèque. L'œuvre joua plus généralement un grand rôle dans la constitution d'une littérature de langue vernaculaire. De plus, après l'*Alexandreida*, qui l'avait précédée de quelques années et qui consistait en une adaptation du *Roman d'Alexandre* latin de Gautier de Châtillon, la *Staročeská kronika* est la deuxième œuvre littéraire rédigée en tchèque parvenue jusqu'à nous ; mais à la différence de ce premier texte, elle porte, elle, sur un sujet strictement tchèque et, surtout, elle ne s'appuie sur aucun modèle étranger (latin), tentant de mettre au jour une littérature spécifiquement tchèque¹.
- ² Cette chronique rimée de 103 chapitres fut rédigée dans les années 1309-1315 et s'inscrit donc dans la période très tourmentée de la crise de succession provoquée par l'assassinat de Venceslas III (4 août 1306) et l'extinction de la dynastie des Přemyslides, qui se résolut à la fin de l'année 1310 avec l'élection de Jean de Luxembourg comme roi de Bohême. Sur le plan extérieur, le pays était dangereusement menacé par les vellétés des Habsbourg qui souhaitaient profiter de la situation pour mettre la main sur ce riche et puissant royaume, le roi des Romains Albert I^{er} (1298-1308) parvenant même à installer sur le trône

tchèque son fils Rodolphe I^{er} pour quelques mois en 1307 ; à l'intérieur du pays, la population était déchirée entre les divers prétendants étrangers² tandis que l'antagonisme entre la population tchèque autochtone et la population allemande installée depuis le grand mouvement de colonisation initié au XII^e siècle recouvrait une signification nouvelle.

- 3 C'est ce contexte mouvementé qui semble avoir été à l'origine de la rédaction de la *Staročeská kronika*³. Alarmé par les rixes qui sévirent dans la capitale en 1309-1310 et par le « coup d'État de Kutná Hora », l'auteur s'emploie à sensibiliser son public à la menace que représente, selon lui, le voisin allemand. Désireux de communiquer au mieux son point de vue, il situe aussi loin que possible dans le passé les relations entre les Tchèques et les Allemands pour en livrer une lecture systématiquement manichéenne. Dans un contexte où la menace allemande était devenue bien réelle, l'auteur place les événements et ses interprétations dans un *continuum* fictif afin de faire du peuple allemand l'ennemi par excellence de la Bohême et, partant, de mobiliser la « nation » tchèque contre lui. Dès lors, son message est empreint d'un nationalisme et d'une germanophobie extrêmement acérés, tout à fait originaux pour l'époque.
- 4 Dans cet article⁴, nous entendons revenir sur l'antagonisme tchéco-allemand et sur le traitement qui en est fait dans la chronique. Toutefois, notre intention sera également de le mettre en question pour mieux le comprendre. En effet, l'antagonisme entre les Tchèques et les Allemands se superpose dans le discours de Dalimil⁵, et plus largement dans le discours de la noblesse du XIV^e siècle, à un autre antagonisme, celui entre la noblesse et la bourgeoisie. En fondant la double équation : noblesse = tchèque, bourgeoisie = allemande, Dalimil posait également que la noblesse était la garante de la « tchéquité » et de l'intégrité du royaume de Bohême et qu'il fallait se méfier autant des bourgeois que des Allemands. Pour mieux cerner toutes ces implications, nous commencerons par présenter la conception de la nation chez Dalimil et l'importance accordée à la langue ; nous nous intéresserons ensuite à la place des Allemands dans cette construction singulière, pour nous concentrer enfin sur les implications réelles de ce texte et le projet politique qu'il soumet à son public.

Langue et nation dans la *Staročeská kronika*

- 5 Dès la préface de sa chronique, l'auteur dévoile ses priorités et annonce qu'il écrit pour son pays et pour sa nation. Après avoir réprimandé les auteurs qui ne s'intéressent pas à leur pays et « outragent ainsi leur lignée »⁶ et regretté l'absence d'une histoire complète et fidèle du peuple tchèque dans le patrimoine littéraire du pays, il concède que c'est ce manque, grave selon lui, qui l'a conduit à entreprendre la rédaction de sa chronique. Après l'incontournable présentation des sources utilisées, il donne clairement le ton dans sa préface : il écrit pour communiquer à ses lecteurs l'amour de son pays, demande à qui le peut d'améliorer son récit sur le plan stylistique pour « honorer notre pays / et piéger nos ennemis » et énonce, dans un dernier élan, que « seul importe pour [lui] le bien de [sa] langue »⁷, le mot *langue* recouvrant dans le contexte vieux-tchèque le sens de nation.
- 6 Dans tous les États européens, la langue a été utilisée comme facteur de distinction nationale, à des degrés plus ou moins élevés. Au Moyen Âge, elle comptait parmi les critères les plus évidents pour déterminer les limites des différentes ethnies. Les nations européennes étant peu différenciées physiquement, la langue était le moyen le plus sûr de débusquer « l'intrus », pour autant qu'il n'ait pas plusieurs langues à son actif – chose

rare à cette époque. Pourtant, dans la tradition latine, c'est le terme *natio* qui finit par s'imposer par rapport à celui de *lingua* pour désigner le groupe des locuteurs d'une même langue, tandis que le second ne désignait plus que le système de communication et l'organe servant à parler. Cosmas de Prague lui-même recourt au terme *natio* près de trois siècles avant Dalimil. Ce dernier choisit néanmoins de ne pas transcrire la terminologie de Cosmas⁸, dont l'œuvre constituait pourtant sa source principale, pour enraceriner durablement le terme *jazyk* comme mot désignant la nation, cette synonymie entre *jazyk* et *národ* ayant subsisté jusqu'au XVI^e siècle⁹. Un tel choix ne pouvait pas être le fruit du seul hasard. Nous avons déjà entrevu à travers l'exemple du *Roman d'Alexandre* que les modèles latins avaient considérablement cadré la mise à l'écrit des langues vernaculaires en Europe : partout s'opéra un décalquage, une transposition de la terminologie latine dans les langues vernaculaires. Le passage à l'écrit nécessitait en effet un enrichissement du vocabulaire de la langue vernaculaire concernée, pauvre du fait de son confinement à la sphère de l'oralité, enrichissement qui s'accomplit sous la houlette du latin et des modèles de la littérature classique qui dominaient jusque-là les pratiques de l'écrit. Ce refus d'adapter la *natio* de Cosmas en utilisant le terme *národ* et la préférence pour *jazyk*, la langue, chez Dalimil, est alors particulièrement édifiant quand on le relie au mot *Němec*, qui signifie « Allemand » en tchèque. Construit sur la racine *němý*, muet, ce terme désigne par définition l'Allemand comme celui dont on ne comprend pas l'idiome. De manière éloquente, les mots nous disent que celui qui appartient à la nation est celui qui parle la même langue que nous et que l'Allemand est sémantiquement l'intrus qui en est exclu, la figure de l'Allemand étant ainsi dénuée d'existence en soi et pour soi, objectivée au contraire comme l'incarnation de l'autre, de la différence, par excellence, par rapport au sujet que constitue, dans ce rapport précis, le membre de la *jazyk* tchèque, le Tchèque.

Les Allemands, les ennemis désignés de la Bohême

- 7 Les Allemands sont caractérisés par un traitement très particulier dans la *Staročeská kronika*. Alors que les autres nations (Polonais, Hongrois, Mongols, Italiens, etc.) sont considérées de manière plutôt neutre, ne suscitant aucune émotion particulière, les Allemands, eux, sont l'objet de haine – n'ayons pas peur des mots – et de mépris de la part de Dalimil¹⁰.
- 8 Or les propos de Dalimil ainsi que l'analyse lexicale révèlent qu'il a une conception particulière de l'étranger. Pour lui, être étranger n'est pas une donnée objective fondée sur la seule altérité ; plus que le ressortissant d'une autre nation, l'étranger est l'ennemi qui met en péril la famille qu'est la nation tchèque en s'installant sur son sol. Le thème de l'étranger venu en Bohême pour faire du tort au pays est abondamment développé par l'auteur qui écrit : « L'étranger fera venir des gens de sa langue / et cherchera constamment à vous faire du tort. » [IV, 25-26] Pour lui, le fait d'avoir quitté son pays pour proposer ailleurs ses services est lourd de suspicion : cela consiste déjà en une forme de trahison à l'égard de son propre pays qui le prédispose naturellement à en faire de même dans le pays d'accueil. Montrant que le fait d'être en un certain lieu étranger implique nécessairement quelque chose de contre-nature, il invite les Tchèques à se méfier de ces intrus qui cherchent à traiter avec eux : « L'honnête homme n'abandonne pas son pays. / Celui qui ne peut plus rester chez lui se retrouve chez nous. / Comment un homme peut-il être fidèle à des étrangers / alors qu'il n'a même pas su rester fidèle aux siens ? / Comment pourrait-il t'être de bon conseil / alors qu'il ne pense qu'à te faire du

tort ? / L'étranger n'est pas venu vers toi pour ton bien à toi / mais pour son profit à lui. » [LXIII, 14-20]

- 9 Seuls les Allemands s'étaient massivement implantés en Bohême, dans le contexte de la colonisation, problématique sur laquelle nous reviendrons par la suite. Dalimil fait ainsi dire de manière explicite au duc Soběslav II (1173-1178) : « Allemand, ne furete pas de par le monde ! / Reste dans ton pays avec les tiens ! / Ce ne sont pas de bonnes intentions qui t'ont amené hors de chez toi ! / Raconte-nous ce qui t'a fait venir chez des étrangers ! » [LXVIII, 5-8], pour ensuite énoncer haut et fort : « Tous les Allemands ne cherchent qu'à faire l'infortune des Tchèques. » [LX, 36] Dans le contexte de crise qui sévit dans la Bohême de l'époque, il entend mobiliser ses « compatriotes » et n'hésite pas à sacrifier la vérité historique et à changer le cours des événements ou encore à livrer des interprétations fallacieuses. Dans sa vision de l'histoire, il réinterprète toute crise comme la faute des Allemands et toute période de prospérité comme le résultat de leur expulsion au-delà des frontières. De la même manière, la qualité des souverains tchèques se mesure au degré de sympathie de ces derniers à l'égard du voisin germanique, retranscrivant une vision manichéenne du passé fort éloignée de la réalité : sont de bons souverains Spytihněv I^{er} (894-915, chap. XLVIII), Soběslav II (chap. LXVIII), Vladislav III (1160-1222, chap. LXXII), Přemysl I^{er} (1198-1230, chap. LXXIII) une fois passé l'épisode de Ratisbonne, Venceslas I^{er} (1230-1253, chap. LXXVII), dans la mesure où, selon lui, nous y insistons, ils ne montrent que révolus à l'égard des Allemands et n'hésitent pas à les expulser du pays, tandis que Vratislav II (1061-1092, chap. LI), Bořivoj II (1100-1107 puis 1117-1120, chap. LXIII), Vladislav I^{er} (1109-1117 puis 1120-1125, chap. LXVII-LXVIII), Frédéric I^{er} (1178-1189) et Conrad II (1189-1191), les fils de Soběslav (chap. LXIX), Venceslas II (1191-1192, chap. LXXI), Přemysl I^{er} (chap. LXXIII) jusqu'à l'épisode de Ratisbonne, Přemysl Ottokar II (1253-1278, chap. LXXXVI), Venceslas II (1278-1305, chap. XC) sont vivement décriés en raison de leur prétendu soutien aux Allemands.
- 10 Schématisant les contextes et les rapports de force d'antan pour servir sa cause, Dalimil transpose dans le passé les préoccupations du présent. L'exemple de la querelle survenue entre Bořivoj II et son frère Vladislav I^{er} est révélateur. Alors qu'il s'agissait d'une banale lutte pour le pouvoir entre les deux frères, qui faisait davantage intervenir des clans opposés que des intérêts ethniques, Dalimil transpose les deux acteurs dans le champ de l'antagonisme tchéco-allemand, faisant de Vladislav un souverain exemplaire et de Bořivoj un contre-modèle à sanctionner. Dans sa version des faits, ne pouvant plus souffrir la sympathie de son frère pour les Allemands [LXIII]¹¹, Vladislav aurait fini par chasser Bořivoj sur ces mots : « Mon frère, puisque tu ne peux pas te passer d'eux, / mets-toi donc en chemin vers le Rhin avec eux, / peut-être t'aideront-ils à prendre l'empire. » [LXIII, 56-58] En réalité, les Allemands n'avaient joué aucun rôle dans l'affaire, comme le relate Cosmas de Prague avec justesse¹². De la même manière, Sobeslav II, désigné de manière éloquente comme « l'ami des Tchèques », n'était pas si antiallemand que Dalimil le prétend : c'est lui qui fut à l'origine du privilège de 1174 qui confirmait et étendait les droits que Vratislav II avait accordés aux Allemands concernant leur installation dans le quartier de na Poříčí et leurs activités économiques¹³, chose que Dalimil se garde bien de rappeler. Il va de soi que l'ambition de Dalimil n'était pas tant de restituer la vérité historique que d'enraciner dans la conscience de son public une grille de lecture manichéenne afin d'instiller en eux des automatismes de comportement et une haine farouche envers les Allemands.

Le projet politique de la *Staročeská kronika*

Antagonisme ethnique ou antagonisme social ?

- 11 En réalité, chez Dalimil, mais plus largement dans cette littérature naissante de langue tchèque essentiellement pro-nobiliaire, l'antagonisme ethnique entre les Tchèques et les Allemands recoupait un autre antagonisme, celui qui opposait la noblesse à la bourgeoisie, alors en pleine ascension. Les Allemands venus en Bohême s'étaient très vite organisés économiquement pour dominer le patriciat urbain dans un contexte de changements sociaux considérables qui leur donnait l'avantage. C'est à partir des années 1170 que des zones peu peuplées de la région frontalière du Nord-Ouest de la Bohême commencèrent à se peupler d'Allemands, qui venaient mettre en culture des terres jusque-là laissées à l'abandon¹⁴. Ce mouvement de grande envergure était encouragé à la campagne par la noblesse et les monastères, tandis que les souverains, en particulier Přemysl Ottokar II, voyaient en lui un moyen décisif de création de villes.
- 12 Vers 1300, on estime à un sixième environ la part d'origine allemande de la population totale des pays tchèques, elle-même comptant environ 1,5 million d'habitants¹⁵. Ce mouvement n'était peut-être pas tellement important en nombre, mais il s'était intensifié de manière très rapide, devenu particulièrement sensible au cours du XIII^e siècle, et était très perceptible là où il s'était accompli du fait de sa grande concentration.
- 13 La communauté allemande était donc nombreuse, en ce début du XIV^e siècle ; en outre, elle s'était imposée comme une véritable force économique importante à cause de sa domination sur les villes, alors que la noblesse tchèque était restée confinée dans les campagnes ou dans l'entourage proche du roi. Les grandes familles allemandes des villes de Bohême avaient effectivement réussi à accumuler entre leurs mains des richesses prodigieuses ainsi que le pouvoir dans les villes où elles étaient représentées. Leur ascension avait été extrêmement rapide, concentrée sur la deuxième moitié du XIII^e siècle, comme le montrent les travaux de Václav Vladivoj Tomek¹⁶ et Jaroslav Mezník¹⁷, et le groupe représentait une menace de plus en plus nette pour la noblesse tchèque de plus en plus dépassée, ce qu'illustre le coup d'État attenté contre les grands seigneurs par les bourgeois de Kutná Hora en février 1309.
- 14 Frustrées de ne pas jouir d'un pouvoir politique équivalent à leur poids économique dans le pays, mais aussi entravées dans leurs activités par l'insécurité permanente qui sévissait depuis l'assassinat de Venceslas III, certaines grandes familles de la bourgeoisie décidèrent de prendre leur revanche. Le 15 février 1309, le patriciat des villes de Prague et de Kutná Hora, les villes les plus riches et les plus influentes du pays, coordonna son action et procéda à l'enlèvement des principaux dirigeants de la noblesse tchèque. Conduits par la famille des Ruthard et le riche Peregrin Pusch, les insurgés de Kutná Hora s'emparèrent d'Henri de Lipá (1275-1329), de Jean de Vartenberg (?-1316), de Jean de Klinkenberg (?-1345) et de Jenslin (?-1309), le bailli de Kutná Hora, qui passaient la nuit au monastère de Sedlec après y avoir réglé des affaires d'ordre administratif¹⁸. Le bailli fut décapité sur le champ, les autres prisonniers furent enfermés. Parallèlement, un groupe de bourgeois conduit par Jacques Welfl et Nicolas Thusintmark fit irruption au château de Prague, enfermant le prévôt de Vyšehrad et conseiller du roi Pierre Angelûv, Raymond de Lichtenburk (1265-1329) et Hynek de Dubá (1267-1309), qui prenait, aux côtés d'Henri de Lipá, les grandes décisions concernant le pays¹⁹. Les deux clans s'entretenaient

directement, sans l'intermédiaire du souverain Henri de Carinthie qui s'était illustré par son incapacité à prendre la moindre décision, pour trouver un accord, au printemps 1309 : Nicolas Ruthard devait s'unir à la fille d'Henri de Lipá tandis que l'un des jeunes de la famille des Lichtenburk devait épouser la fille de Jacques Welfl²⁰. La situation d'Henri de Carinthie était alors des plus critiques : sans le sou, abandonné de tous, il fut même renvoyé du château par un groupe de seigneurs et de bourgeois, et dut attendre l'arrivée de son frère Otton de Carinthie²¹, auquel il avait fait appel, pour pouvoir regagner sa résidence. De son côté, le clan nobiliaire se ressaisit rapidement, profitant aussi de la fragilité du camp des bourgeois²². Henri de Lipá jouissait de nombreux soutiens, même au sein de la bourgeoisie. Les promesses d'alliances matrimoniales furent immédiatement rompues, les prisonniers et autres otages libérés. Henri de Lipá entra à Prague et parvint à maîtriser la situation en mettant en place un plan d'attaque efficace. Les patriciens insurgés furent expulsés de Prague et de Kutná Hora²³. Mais la situation était toujours aussi dramatique. Derrière les frontières, de nouveaux prétendants au trône de Bohême (Frédéric de Habsbourg, Frédéric I^{er} de Misnie et le duc de Legnica Boleslav) n'attendaient que la fin d'Henri de Carinthie pour intervenir²⁴.

- 15 Si ces événements de 1309-1310 avaient de quoi inquiéter, il ressort de la manière dont ils sont décrits que la situation dépassait largement la portée seulement ethnique. Mais Dalimil force le trait pour attirer la sympathie des Tchèques envers une noblesse totalement « dégermanisée », garante de l'intégrité de la Bohême, face à une bourgeoisie présentée de manière caricaturale comme majoritairement allemande, traîtresse, au service des forces extérieures venues de Misnie ou d'Autriche²⁵.

Un programme politique en faveur de la noblesse

- 16 Toute cette mise en scène a en effet pour objectif de présenter comme un corps politique à part entière. Remontant aux temps ancestraux de l'histoire de la Bohême, Dalimil enracine la noblesse comme la force qui aurait « fait » le premier duc. Après la mort du juge Krok, sa fille Libuše lui succéda. Alors, les hommes étaient hostiles à l'idée d'avoir une femme au-dessus d'eux et réclamèrent qu'elle cédât sa place à un prince. Respectueuse de la volonté unanime de l'assemblée selon le prétendu usage d'alors – remarque qui n'est pas anodine dans le discours de Dalimil, Libuše se serait pliée, tout en mettant en garde les hommes contre le pouvoir autoritaire du prince appelé à les gouverner dans les termes suivants : « Vous feriez mieux de souffrir mon jugement / plutôt que de chercher à avoir pour duc un homme fort. / Alors que la main de la jeune fille frappe avec légèreté, / le coup asséné par celle de l'homme est un vrai supplice. / Vous me donnerez créance / le jour où vous verrez votre duc s'attabler à une table de fer » [IV, 3-18], et leur recommande de rester unis : « La communauté est la protection de tous / et mieux vaut oublier celui qui l'outrage. / Si tu perds la communauté, n'attends rien du château, / hors de la communauté, tu devras faire face aux dissensions les plus diverses. » [IV, 7-10]
- 17 La communauté est ici l'ensemble des hommes qui ont droit de parole autour d'elle, une sorte de proto-conseil à une époque mythique où le duché de Bohême et ses rouages n'existaient pas encore. Elle préfigure la communauté des seigneurs de Bohême, la noblesse, et est clairement posée dans un rapport de force qui l'oppose au « château » : elle protège chacun de ses membres contre l'arbitraire et les éventuelles dérives absolutistes du souverain. Mais alors qu'il fallut attendre le XII^e siècle pour voir la

noblesse se constituer comme un groupe social dans le contexte de l'accroissement de la propriété nobiliaire et de la confirmation d'un ensemble de privilèges inhérents à ce groupe spécifique (les « statuts conradiens »)²⁶, Dalimil la fonde de manière anachronique bien avant l'existence du duché lui-même. Même si elle demeure abstraite et ne recouvre pas de contenu institutionnel²⁷, la notion de communauté renvoie à l'idée d'une noblesse unie et unifiée, censée équilibrer le rôle du souverain. Pour ce faire, l'auteur place entre ses mains deux outils fondamentaux dont il livre une fausse généalogie les faisant remonter aux temps les plus anciens de l'État tchèque : le droit de tuer le tyran et celui d'élire le souverain.

La question du tyrannicide

- 18 Degermanisée, la noblesse tchèque est présentée comme un corps politique constitué avant l'heure qui aurait précédé le duc en personne ; le pouvoir du duc serait le simple résultat du contrat passé entre la communauté (les hommes, les seigneurs de l'époque) et Libuše, contrat qui engageait le souverain à travailler de concert avec les seigneurs. Aussi Dalimil somme-t-il les seigneurs d'intervenir si jamais le souverain ne respecte pas, ou plus, cet engagement. Si la discussion, puis le conflit, ne parviennent pas à faire entendre raison au souverain, les seigneurs sont dans l'obligation d'intervenir quitte à employer les moyens les plus radicaux. L'auteur fonde ainsi une véritable culture de la déposition et du tyrannicide, dès les premiers temps de l'histoire de la Bohême, tradition qui est censée servir d'exemple à ses contemporains. Dans l'histoire qu'il nous livre, ducs et rois sont constamment sur la sellette, l'auteur n'hésitant pas à créer des précédents de toutes pièces, pour, d'une part, donner la leçon au souverain en place, Jean l'Aveugle (1310-1346), et, d'autre part, inviter les seigneurs à ne pas tergiverser en banalisant un acte pourtant extraordinaire, et légitimer une telle action.
- 19 Aux côtés de nombreux prétendus bannissements de souverains (Borivoj II au chap. LXIII, Frédéric I^{er} au chap. LXIX, etc.), Dalimil relate deux cas de tyrannicide. Au chapitre LXIX, il évoque le règne de Conrad II Otton (1189-1191) de Znojmo. Alors que ce dernier s'était montré favorable à la noblesse avec la publication des statuts conradiens évoqués plus haut pour s'assurer son soutien, Dalimil le diabolise comme un incompetent sympathisant des Allemands et invente de toutes pièces un cas de tyrannicide. En réalité, le duc était mort de la peste au cours du siège de Naples de septembre 1191 alors qu'il était venu prêter main forte à l'empereur Henri III (1190-1197), l'auteur prétend qu'il fut tué en conséquence de ses actes, après avoir été banni en 1192. Lui succède alors un certain Stanimir, personnage fictif, qui subira le même sort pour avoir à son tour privilégié les Allemands [LXIX, 81]. La mise en scène est imparable, ces deux exécutions ne sont pas de simples régicides, résultats de luttes d'intérêts personnelles ; elles sont le résultat de la concertation des nobles désireux de protéger les intérêts du pays.
- 20 L'auteur va encore plus loin en mettant dans la bouche de son icône de la lutte antiallemande Soběslav II un discours préconisant le recours à ce type de procédé en cas de mise en danger de la nation tchèque. Redoutant de voir ses fils élevés à la cour de l'empereur pervertis par une éducation trop allemande à son goût, il aurait tenu ses propos : « Si j'apprends même par un oiseau / que vous vous en êtes remis aux Allemands, / je vous ferai mettre dans un sac de cuir / que je ferai jeter dans la Vltava avec vous dedans ! / Car il serait plus facile pour moi de vous déplorer, vous deux, / que de voir la honte assaillir ma langue et la laisser comme morte » [XLVIII, 163-168], puis

s'adresse aux seigneurs qu'il a convoqués dans la foulée : « Je vous suis reconnaissant de votre fidélité / car vous en avez fait preuve sans aucune mesure. / Je vous demande d'être aussi fidèles à mes enfants, / pour autant qu'ils demeureront avec les leurs. / S'ils ne tiennent plus les leurs en amour, / ne les respectez plus. / Ne leur soyez plus fidèles / et prenez pour duc un laboureur ! / Un simple laboureur fera toujours un meilleur duc / qu'un Allemand ne pourra être fidèle aux Tchèques. » [XLVIII, 171-180]

L'élection du souverain

- 21 En cas de défaillance du prince, il incombe à la noblesse d'intervenir et d'user des outils qu'elle a à sa disposition. Juge suprême, elle est en plus inaltérable, pérenne, par le truchement de la communauté qui la représente et qu'elle représente, à la manière de l'*universitas* médiévale dont l'idée abstraite suffisait à en faire perdurer l'existence malgré la mort de ses membres et l'arrivée de nouveaux membres²⁸. Face au souverain passible de tomber malade, d'être incompetent ou de mourir, la noblesse apparaît comme la garante de la permanence du royaume, de l'État²⁹. Cela transparaît encore à travers l'importance de l'élection.
- 22 Au chapitre LIII, Dalimil évoque une expédition qui aurait allié le souverain tchèque Vladislav II à l'empereur Henri IV (1050-1106) contre Étienne III de Hongrie (1161-1173), à l'issue de laquelle, l'empereur aurait récompensé les Tchèques en remerciements des services rendus : « Alors l'empereur accorda la liberté à la Bohême / et institua l'élection libre. » [LIII, 16-17] Alors que l'idée d'élection était nettement limitée³⁰, Dalimil crée l'illusion du droit de la noblesse à choisir la personne de son choix et s'empresse de donner matière à ce principe nouveau en fondant la tradition – fictive encore une fois – de sa scrupuleuse application.
- 23 Au chapitre LIV, il rapporte que le pays devait revenir à Břetislav, après la mort de Vratislav II en 1092. Or les seigneurs se seraient opposés à cette décision, d'après lui, car Břetislav était un mauvais exemple du fait qu'il s'était révolté contre son père et risquait ainsi de semer le trouble parmi la nouvelle génération [LIV, 2-6]. Ils auraient alors fait usage de leur prérogative en élisant l'homme de leur choix à sa place : « Comme l'empereur leur avait accordé ce droit, / ils élurent Conrad de Moravie. » [LIV, 7-8] La réalité était toute autre : la succession de Conrad I^{er} correspondait bien au plan prévu par Vratislav avant sa mort. Mais Dalimil poursuit sur sa lancée : la noblesse aurait encore fait usage de son droit au chapitre LVIII³¹, avec le message suivant : la pratique empirique qui s'inscrit dans la tradition est source d'autorité. Dans le contexte de l'extinction de la dynastie à l'aube du XIV^e siècle, cette fausse tradition, mettant en scène une noblesse active et décidée, a une résonance très spéciale. Au chapitre LXV, il loue même les bienfaits de l'élection, en affirmant que, gage de stabilité, elle confère au prince une dignité plus importante : « Quand la succession au trône est naturelle, / si l'on tue le duc, sa mère n'en met pas au monde un deuxième. / Mais quand le duc est choisi par l'élection, / sa mort entraîne peu de dommage. / Certains demandent la mort du duc, / surtout ceux qui ont pour eux-mêmes quelque espoir. / Que ceux-là sachent bien que, lorsque le duc est élu, / on ne peut pas s'en débarrasser. » [LXV, 31-38]
- 24 Par l'élection, le souverain est l'expression d'une volonté constante, celle de l'*universitas*, de la communauté des seigneurs, dans le sens médiéval où elle est à l'image du bien commun, où elle tend constamment vers lui, vers la paix³² et Dalimil pense pouvoir proposer un idéal de gouvernement dans lequel ne peuvent que régner la recherche de la

paix et la « fin des dissensions ». Il n'y a donc plus de raisons de vouloir s'en débarrasser puisque c'est la parole unanime des seigneurs qui préside à toutes les décisions. Prétendant rendre plus fort ainsi le duc, c'est en réalité l'idée de plus en plus abstraite de l'État, en voie de se dissocier de la personne du souverain à laquelle il était pourtant intrinsèquement lié au Moyen Âge, et à travers lui la noblesse, dans la mesure où elle incarne sa préservation, qui étaient les vrais bénéficiaires d'un tel modèle.

Conclusion

- 25 À travers ce voyage au cœur de la *Staročeská kronika* et de la crise de succession de 1306-1311, notre intention était de comprendre le plus justement possible le message livré par Dalimil. Si la portée nationaliste et antiallemande de ce texte est indéniable, il faut néanmoins replacer ce discours dans le contexte social et politique de l'époque : les Allemands, sous la houlette d'Albert I^{er} de Habsbourg, étaient prêts à accaparer le royaume, soutenus en cela par un patriciat urbain majoritairement allemand, désireux de conquérir de cette manière le rôle politique qui, à ses yeux, devait lui revenir ; de l'autre côté, la noblesse entendait elle aussi instrumentaliser le vide du pouvoir et l'arrivée sur le trône d'un roi faible, car peu expérimenté et étranger, pour consolider sa position et étendre ses droits et privilèges. Si les Allemands échouèrent, la noblesse, elle, profita de la mort d'Albert I^{er} de Habsbourg pour se tourner vers le Luxembourgeois Henri VII fraîchement élu roi des Romains et prendre son fils, Jean de Luxembourg, pour roi. Dès l'installation de Jean l'Aveugle (1310-1346), elle veilla à faire valoir ses prétentions, entrant à partir de 1315 dans une dissidence farouche qui déboucha sur les *Accords de Domažlice* de 1318, véritable capitulation du souverain face au puissant seigneur Henri de Lipá qui, de fait, gouvernait le pays, tandis que le roi Jean passait le plus clair de son temps à l'étranger.
- 26 Les bases du bipartisme, partage du pouvoir entre la noblesse et le souverain, qui devait triompher en pratique sous le règne de Georges de Poděbrady puis de manière institutionnelle en 1500 avec la promulgation du *Vladislavské zřízení zemské* (constitution vladislavienne ou statuts vladislaviens), sorte de constitution du royaume de Bohême qui limitait la compétence du souverain à des fonctions cérémonielles et d'arbitrage et accordait la réalité du gouvernement à la noblesse³³, étaient donc jetées, quand bien même celui-ci ne serait pas encore véritablement théorisé en ce début du XIV^e siècle.

NOTES

1. Remarquons rapidement que l'influence du latin et des modèles littéraires dont il était porteur fut incontestable pour la formation des littératures vernaculaires européennes. Le choix de l'épopée de Gautier de Châtillon, œuvre maîtresse de la littérature latine, n'avait rien de surprenant et ce texte sert de modèle à plusieurs littératures vernaculaires naissantes. Pour les auteurs qui se pliaient à l'exercice, il s'agissait de prouver que leur langue pouvait s'élever au niveau du latin et remplir les exigences de la littérature classique. Cela vaut bien sûr pour le

domaine tchèque. Voir Svejkský Fr., « Základní problémy středověké poetiky a jejich odraz ve slovanských literaturách » (Les principaux problèmes de la poésie médiévale et leur impact sur les littératures slaves), in : *Česká Literatura*, t. VI, Prague, 1958, p. 269. Sur ces aspects de l'*Alexandreida*, voir Adde-Vomáčka Ě., « Alexandre et les enjeux d'une littérature de langue tchèque dans la Bohême médiévale », in : Gaullier-Bougassas C., *La fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (Xe siècle - XVIe siècle)*, coll. « Alexander redivivus », Brepols, Turnhout, 2014. Dans ce contexte, le parti-pris de l'auteur de la *Staročeská kronika tak řečeného Dalimila* (*Chronique de Dalimil*) – et son choix de la langue tchèque comme langue de rédaction – est d'autant plus audacieux que la littérature nationale était encore à ses balbutiements.

2. Après le Habsbourg Rodolphe I^{er}, c'est un autre étranger, Henri de Görtz, le duc de Carinthie, qui fut élu roi de Bohême. Régnant de 1307 à 1310, il ne parvint jamais à faire véritablement l'unanimité ; de surcroît, sa faiblesse et son indécision contribuèrent largement à exacerber la crise qui s'était abattue sur le pays et culmina en 1309.

3. Sur l'impact de ce contexte et en particulier des événements de 1309, voir Šusta J., *Dvě knihy českých dějin. Kus středověké historie našeho kraje* (Deux livres d'histoire de la Bohême, un morceau d'histoire médiévale de notre pays), t. II : *Počátky Lucemburské (1308-1320)* (Le début du règne des Luxembourg), Argo, Prague, 2002 (1935), p. 33.

4. Cet article est la mise à l'écrit d'une conférence donnée le 5 novembre 2013 à l'ULB dans le cadre du séminaire consacré à l'Europe centrale dirigé par Dorota Walczak et Petra James-Křivanková.

5. Même s'il est avéré aujourd'hui que l'auteur de ce texte ne portait pas ce nom, nous continuerons de l'appeler de la sorte pour plus de commodité.

6. *Staročeská kronika tak řečeného Dalimila*, préface, v. 4. Nous citons notre traduction de la chronique dont la publication est en préparation aux Publications de la Sorbonne et renvoyons au découpage en chapitre du manuscrit de Vienne qui est le manuscrit utilisé pour l'édition maîtresse : *Staročeská kronika tak řečeného Dalimila – Vydání textu a veškerého textového materiálu* (La chronique dite de Dalimil – édition et commentaires), Daňhelka J., Hádek K., Havránek B. & Kvítková N. (éd.), 2 t., Academia, Prague, 1988.

7. *Staročeská kronika tak řečeného Dalimila*, préface, v. 59. Les références ultérieures seront notées dans le texte par le numéro de chapitre (en chiffres romains) et du numéro de vers (en chiffres arabes).

8. Bláhová M., « Český národ ve staročeské Kronice tak řečeného Dalimila » (La nation tchèque dans la Chronique tchèque dite de Dalimil), in : *Historia vero testis temporum* (L'histoire, témoin de l'époque), t. I, Cracovie, 2008, pp. 646, 651.

9. Pečirková J., « Staročeská synonyma jazyk a národ » (Jazyk [la langue] et národ [la nation], deux mots synonymes en vieux-tchèque), in : *Listy filologické*, t. XCII, cahier 2, Prague, 1969, pp. 126-130 ; Jungmann J., *Slowník česko-německý* (Dictionnaire tchéco-allemand), vol. 1, Arcibiskupská tiskárna, u Josefy vdovy Fetterlové, řízením Václava Špinky, Prague, 1835, article « Gazyk » (Langue), p. 575.

10. Dans un autre article, nous appuyons cette réflexion sur les résultats de l'analyse lexicométrique réalisée sur l'ensemble du texte grâce au logiciel Hyperbase et montrons que les mots *cizí/ cizozemec* (étranger) et *Němec* (Allemand) sont caractérisés par les mêmes concordances et contextes (prévalence du champ lexical de la maladie, entre autres), voir Adde-Vomáčka Ě., « Les étrangers dans la Chronique de Dalimil, une place de choix faite aux Allemands », in : *Cahiers du CEFRES*, t. XXXI, Prague, 2011, pp. 11-52.

11. Il l'aurait chassé à deux reprises pour cette même raison, vv. 1-4 & 51-52.

12. Voir le *Chronicon Boëmorum* (*Chronique des Tchèques*) de Cosmas de Prague, in : *Die Chronik der Böhmen des Cosmas von Prag* (La Chronique des Tchèques de Cosmas de Prague), Bretholz B. (éd.), Monumenta Germaniae Historica, Scriptores rerum Germanicarum, Nova series 2, Munich, (1923), livre 3, chap. XL-XLVII, pp. 213-220.

13. Kejř J., « K privilegii knížete Soběslava IIpro pražské Němce » (Le privilège du duc Soběslav II aux Allemands de Prague), in : *Právně historické studie*, t. XIV, Prague, 1969, pp.241-258.
14. Sur le mouvement de colonisation allemande, voir Higounet Ch., *Les Allemands en Europe centrale et orientale au Moyen Âge*, Aubier, Paris, 1989 ; Žemlička J., *Počátky Čech královských (1198-1253), proměna státu a společnosti* (Les débuts du royaume de Bohême [1198-1253], un État et une société en mutation), Lidové noviny, Prague, 2002, pp.252-253 ; Scales L., «At the margin of community : Germans in pre-Hussite Bohemia» (Aux marges de la communauté : les Allemands dans la Bohême préhussite), in : *Transactions of the Royal Historical Society*(Bulletin de la Société Royale d'Histoire), t. VI, livre 9, Cambridge, 1999, pp. 327-352.
15. Skála E., «Vznik a vývoj česko-německého bilingvismu» (Naissance et évolution du bilinguisme tchéco-allemand), in : *Slovo a slovesnost*, t. XXXVIII, 1977, p.199.
16. Tomek V. Vl., *Dějepis města Prahy* (Histoire de la ville de Prague), t. I, 1892, p 607.
17. Mezník J., *Praha před husitskou revolucí* (Prague avant la révolution hussite), Academia, Prague, 1990, p. 24.
18. Le monastère accueillait par exemple régulièrement la cour supérieure de justice, *horní soud*.
19. Šusta J., *op. cit.*, t. II, pp. 15-17.
20. *Ibid.*, pp. 25-26.
21. Otton était comte du Tyrol et duc de Carinthie (1295-1310). Il avait envoyé en Bohême quatre-vingts chevaliers et de nombreux guerriers, qu'il avait confiés à Conrad de Aufenstein, en octobre 1309. Voir *Ibid.*, p. 27.
22. La richesse des villes tchèques était un phénomène nouveau et la bourgeoisie locale encore faiblement constituée, marquée par les luttes qui opposaient les différentes familles la constituant.
23. Šusta J., *op. cit.*, t. II, pp. 29-31.
24. *Ibid.*, p. 38.
25. Cette assimilation apparaît déjà dans l'*Alexandreida*, voir Adde-Vomáčka É., « Alexandre au service de l'idéologie nobiliaire », art. cit.
26. Les statuts conradiens de 1189 avaient ainsi confirmé par écrit un ensemble de privilèges fondamentaux : la détention des biens en l'échange de services rendus au roi devenait en effet héréditaire alors que jusque-là elle prenait fin à la mort du bénéficiaire, voir Horák P., « K statutům Konráda Oty » (Les statuts de Conrad Otton), in : *Časopis matice moravské*, t. LV, 1961, Brno, pp. 267-280 ; Malý K. & Sívák Fl., *Dějiny státu a práva v českých zemích a na Slovensku do roku 1918* (Histoire de l'État et du droit dans les pays tchèques et en Slovaquie jusqu'en 1918), Tobola, Prague, 1992, p. 50.
27. C'est à la fin du XV^e siècle, et surtout au début du XVI^e siècle que la noblesse tchèque devient un « état », voir Macek J., *Česká středověká šlechta* (La noblesse tchèque au Moyen Âge), Prague, Argo, 1997, p. 10.
28. Thomas Y., *Les opérations du droit*, édition établie par Hermitte M.-A. et Napoli P., Hautes études, EHESS Gallimard-Seuil, Paris, 2011, pp. 207-238.
29. Nous renvoyons ici à la théorie des « deux corps du roi » telle qu'elle a été étudiée et décrite par Ernst Kantorowicz dans : *Les Deux Corps du Roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, Gallimard, Coll. « Bibliothèque des Histoires », Paris, 1989.
30. Comme dans le Saint-Empire où l'empereur en place faisait élire de son vivant son fils comme roi des Romains, l'élection en Bohême était une simple formalité. Le souverain devait provenir de la dynastie *přemyslide* ; en outre, le principe de la primogéniture qui s'était imposé au tournant des XII^e et XIII^e siècles limitait encore la possibilité de s'écarter de cette ligne prédéfinie.
31. Dalimil écrit : « L'empereur consacra comme duc de Bohême / Otton de Moravie. / Les seigneurs s'opposèrent à la volonté de l'empereur / et élurent son frère Vladislav comme duc. /

Non pas parce qu'il était meilleur, / mais parce qu'il n'avait pas été désigné par l'empereur. » : *Staročeská kronika tak řečeného Dalimila*, op. cit., chap. LVIII, vv. 28-33.

32. *Ibid.*, chap. LXXV, vv.37-38 : «[Les seigneurs] avaient pour habitude de se réunir en conseil / et assuraient ainsi une grande paix dans le pays.»

33. Voir Pánek J., « Český stát a stavovská společnost na prahu novověku ve světle zemských zřízení » (L'État tchèque et la société d'états au seuil des temps modernes à la lumière des "statuts du pays"), in : *Vladislavské zřízení zemské a počátky ústavního zřízení v Českých zemích (1500-1619)* (Les statuts vladislaviens et les début du système constitutionnel sur les terres tchèques), Pánek J., Malý K. & Janiš D. (éd.), Historický ústav AV ČR, Prague, 2001, p. 15.

INDEX

Mots-clés : histoire tchèque, littérature tchèque

oeuvre *Staročeská kronika tak řečeného Dalimila* (Chronique de Dalimil)

AUTEURS

ÉLOÏSE ADDE-VOMÁČKA

Chercheuse postdoctorale, Université du Luxembourg, Laboratoire IPSE